Directeur :
Antoine TURMO
Secrétariat : VIe Union
Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 3 — 21 Janvier 1962 — Prix : 0,40 NF

editorial — HEURES DIFFICILES

CE n'est pas la première fois que la France, en particulier, et le monde, en général, se voient acculés à une situation difficile. Si on jette un regard sur le passé, on revoit les années terribles de 1914-1918; la période qui s'échelonne de 1936 à 1945.

Et si on regarde encore plus en arrière, on évoque les jours sombres qui suivirent l'écrasement de la Commune, lorsque la réaction cléricale s'installa en France.

Mais à chaque instant les problèmes se compliquent. A chaque moment des facteurs nouveaux interviennent, engendrant de précaires conditions pour la marche vers le progrès et vers une évolution. Pour ceux qui ont vécu les grands jours d'espoir de 1945, après la longue nuit du nazi-fascisme, le contraste est aujourd'hui si dur, si frappant, que nous arrivons à comprendre le profond découragement qui habitait les hommes de 1919-20 et qui créa les conditions favorables au triomphe de l'idée de dictature — rouge et noire —. La révolution russe, détournée de son cours normal, tomba dans le piège de la dictature du prolétariat. Et l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne. tombèrent l'une après l'autre, dans le cercle infernal des dictatures capitalistes et militaires, qui devaient avoir pour fin le fascisme, le nazisme et le franquisme.

Les faits ne se répètent jamais exactement de la même manière. Mais les hommes pourraient se servir de l'histoire pour prévoir et si possible éviter ou déjouer tous les plans élaborés par les réactionnaires contre la vie, la liberté, les droits individuels et collectifs.

Les heures difficiles que nous vivons aujourd'hui, éclairées par les faits passés, comparées à d'autres heures tout aussi difficiles et tout aussi compliquées, reçoivent un apport non négligeable. Nous pouvons les mieux comprendre et, en l'occurrence, y faire front avec plus d'énergie et plus de lucidité.

Les hommes ne doivent pas se laisser emporter et accabler par un sentiment d'impuissance, de fatalisme, qui n'est au fond que le renoncement à toute lutte et qui fut la principale cause de l'échec des forces libérales dans le monde. Tant que les militants, tant que les minorités conscientes et agissantes de n'importe quel pays, ne renoncent pas à la lutte, ne se résignent pas à être vaincues, rien n'est perdu. L'ennemi compte précisément sur ces facteurs précieux, soigneusement entretenus : la peur, le découragement, tout aussi dangereux que la confiance excessive.

On ne se défend pas contre les dangers sociaux et politiques; on ne s'oppose pas aux entreprises liberticides, si l'on perd la foi et la confiance en sa propre action; si on renonce à agir, à intervenir, à lutter. Et on ne fait pas non plus face aux événements, si on se laisse bercer par la douce illusion du « ici, cela n'est pas possible ».

On avait cru, pendant longtemps, que le triomphe du fascisme n'était pas possible en Espagne. On était persuadé que la tradition fédéraliste et libertaire de la Péninsule était incompatible avec le processus social précédant et suivant le fait historique du fascisme. Mais nous avons vu comment pouvait, en Espagne, comme en Italie et en Allemagne, s'imposer le fascisme. Comment il pouvait s'établir et étouffer tout l'esprit et toute la tradition libertaire d'un peuple. Disons, à l'honneur des espagnols, que l'Espagne fut le pays où la résistance au fascisme fut la plus heroïque, la plus longue, la plus acharnée.

Et cela doit nous servir pour ne pas croire qu'il y ait des pays immunisés contre ce terrible fléau, qui put submerger, pendant cinq horribles années, toute la culture et la civilisation occidentales.

Vigilance. Prise de position. Solidarité agissante, unité d'action contre les forces réactionnaires mondiales, doivent être les mots d'ordre de tous les ouvriers, de tous les syndicalistes, de tous les libertaires, de tous les intellectuels, de tous ceux qui se rendent compte que la France, l'Europe, le monde, sont engagés dans une lutte qui ne peut, qui ne doit aboutir qu'au triomphe du droit et de la liberté.

Toute hésitation, toute lâcheté, peuvent se payer très cher.

COUP D'ŒIL sur l'année 1961

Chacun d'entre nous a formulé des vœux pour 1962 ; chacun d'entre nous souhaiterait que telle ou telle chose devienne réalité dans les douze mois à venir, mais je ne pense pas que nous soyons capables de prédire l'avenir ou de déterminer avec exactitude ce que nous réserve l'Année Nouvelle. Par contre, nous pouvons nous référer beaucoup plus facilement aux évènements de 1961, y réfléchir, en tirer des conclusions et tacher d'y trouver une suite logique et approximative pour l'année qui commence, sans oublier que le monde d'aujourd'hui n'est plus celui de nos aïeux et que tout évènement, pour éloigné qu'il soit, nous touche de près. Je vous parlerai, donc, de 1961, de ce qui s'est passé au cours de cette année fertile en évènements souvent tragiques, sans m'arrêter à faire de longs commentaires, puisqu'il me semble que nous avons individuellement l'obligation d'aller au fond des problèmes afin d'en tirer, dans la mesure du possible, les leçons qui s'imposent.

L'année qui vient de s'écouler a vu naître l'homme de l'espace, le cosmonaute, grandiose réalisation qui ouvre le chemin à des objectifs qui, il n'y a pas si longtemps, semblaient encore tout à fait inaccessibles. Cette course à l'espace a surtout servi aux américains et aux russes pour nous donner des frissons, en nous parlant de la force de frappe et des engins téléguidés qui peuvent nous tomber dessus, selon le bon vouloir des « maîtres » de ce monde qui va vers l'abîme. Les essais nucléaires soviétiques ont été à l'ordre du jour et, puisque nous en sommes au chapitre de l'Union soviétique, il ne faudrait pas oublier que le « grand » Staline a quitté en 1961 le Mausolée du Kremlin, chassé de ce haut lieu du « socialisme » comme un chien galeux. Pendant cette même période, nous avons vu la petite Albanie s'aligner sur la Chine et tourner le dos à la politique de Kroutchev, sans qu'il soit possible de dire s'il s'agit là d'une mise en scène ou d'un foyer vraiment allumé dans le monde « communiste » et dans l'unité politique et idéologique des pays de l'Est. Il s'agit là, bien entendu, de la coexistence pacifique et du culte de la personnalité.

Janvier 1961 a vu l'arrivée au pouvoir du Président Kennedy et a fait naître certains espoirs. Mais dans les mois qui suivirent, les Etats-Unis donnèrent leur appui et leur accord à la folle équipée contre Cuba, soldée par un échec qui a ébranlé la personnalité même du Président, dont les entretiens avec M. Kroutchev, qui eurent lieu à Vienne « pour régler les affaires du monde », n'ont abouti à aucun accord, comme nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte dans les mois qui suivirent. Le mur de Berlin, l'affaire du Laos, la rupture des conversations sur le désarmement et la guerre que « rouges » et « blancs » se livrent depuis plusieurs mois au Viet-Nam, nous prouvent que l'amitié russo-américaine a suivi son cours en 1961 et qu'ils ont mis tout en œuvre pour que des gens qui ne demanderaient pas mieux que de vivre en paix, s'entre-tuent comme de vulgaires criminels pour la plus grande joie de ceux qui leur fournissent les armes. Oui, 1961 a vu naître le mur dorénavant célèbre de Berlin, qui divise un peu plus les deux mondes ; il nous a permis d'apprendre qu'au Laos il y a trois princes qui se moquent royalement du peuple laotien et il nous a donné l'occasion de suivre les combats de « guerrillas » qui font rage au Viet-Nam entre l'Amérique d'un côté et la Russie et la Chine de l'autre, sur le dos des vietnamiens qui meurent « couverts de gloire », pour une cause qui n'est pas la leur.

Vous avez certainement observé que je ne suis pas l'ordre chronologique des évènements. Je les cite au hasard, presque en vrac, parce que ce qui m'intéresse ce n'est pas de les présenter dans l'ordre, mais tout simplement de les rappeler à nos lecteurs. L'année écoulée aura été encore l'année du Congo. Le triste sire qu'est M. Tshombé a fait parler de lui régulièrement et les Casques Bleus des Nations Unies ont eu à deux reprises maille à partir avec la gendarmerie katangaise, entraînée et encadrée par les hommes de main de l'Union Minière. Le Secrétaire général des Nations Unies, M. Dag Hammarskjoeld a trouvé la mort en Rhodésie, précisé-

(Suite en page 2.)

Autour d'une exposition photographique

L'ESPAGNE DE LORCA

M. René Liard renouvelle régulièrement ses expositions. Il continue une sorte de mécénat à sa façon, tout en améliorant ses présentations.

Un certain succès le récompense. Il faut souvent cinq minutes de queue avant de pouvoir approcher les murs de son estaminet. On y bouscule aussi bien des Américaines à lunettes que des Gitans à guitare.

On se souvient des photographies de Jean Mohr sur l'enfance. Voici, à présent celles de Didier Henrioud sur l'Espagne. Trente ans. Discret et taciturne. Photographe à l'Organisation mondiale de la santé.

Ce jeune homme seul possède du moins une vertu exceptionnelle. Un don de clarté. Chacune de ses photographies révèle la vraie lumière de l'Espagne. C'est rare et difficile.

On imagine ce qu'un autre aurait fait à sa place. Il aurait dramatisé à l'excès chaque image de la vie quotidienne. Finalement, le résultat eût été moins émouvant. Fausse poésie, fausses vérités.

Rien de semblable en Didier Henrioud, qui a choisi la vérité. Ses images de la vie et de la mort s'inscrivent dans la même clarté.

Et la poésie est vérité. Aussi, en quelques instantanés, Didier Henrioud suggère toute l'étendue des préoccupations espagnoles : la misère très générale, et les idées qui le sont aussi : la guerre ou la paix, la politique et les débats religieux, la science et les actions humaines. Préoccupations qui dépassent d'ailleurs les frontières ibériques et qui rejoignent celles de notre temps.

Cela est précisé par les légendes de Lorca qui s'accordent très naturellement — et c'est un signe ! — aux photographies. Elles ont été choisies, admirablement, par Roger Bernasconi.

On se souvient que ce jeune typographe de la « Tribune », ayant lu tout ce qui se trouve sur Lorca et s'étant assimilé l'esprit du poète assassiné, a remporté les 20.000 km. de l'émission « Echec et mat » en répondant sur ce sujet.

L'exposition de Didier Henrioud bénéficie donc des connaissances et du goût de Bernasconi. On ne citera que deux de ces légendes. L'une se rapportant à une fillette rêvant :

Fleur de jasmin et taureau égorgé
Parement infini. Carte. Salle. Harpe, [et aube.
La fillette imagine un taureau de [jasmins
Et le taureau est un sanglant [crépuscule qui brâme.

(Extrait de « Casida du songe en plein air ».)

L'autre commentant l'attitude brutale de deux gardes civils :

S'ils ne pleurent, c'est qu'ils ont du plomb au lieu de cervelle et une âme en cuir vernis.

(Extrait de « Romancero Gitano ».)

Enfin, sur le plan technique, le style de Didier Henrioud s'apparente à celui de Thévenet, l'un des meilleurs photographes et peut-être le moins connu de l'école française. Mais ce genre de considérations n'a pas tant d'importance, quand on a le bonheur d'apprécier une telle exposition sur l'Espagne de Lorca. Claire tristesse !

L'estaminet deviendrait-il le rendez-vous des gens cultivés ?

BC.

REPORTAGES

IX - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

VISITA A LA FABRICA TEXTIL

Las visitas a los lugares de producción eran previamente preparadas. Cuando fuimos a visitar las fábricas de algodón de Che Li Pu, al este de la ciudad, ya éramos esperados por un joven empleado, que nos llevó a una gran sala, donde fué servido el té y se señalaron los datos estadísticos. De los muros de la sala nos observaban los retratos de Mao Tsé Tung, Chu Teh, Marx, Engels y Stalin. Las fábricas se numeran a medida que se construyen, siendo la numero 2 la que comunmente se visita, por ser la mayor y mejor construida.

El empleado está acostumbrado a los números que caracterizan la producción y la estructura de la fábrica: 190.000 metros cuadrados de superficie y, si incluimos las viviendas donde moran los obreros, la superficie alcanza a 410.000 metros cuadrados. Se construyó en un año y medio y tiene una capacidad de 100.000 husos y 2.500 telares. Producción diaria, 240.000 metros de tela, con una anchura standard de 0,90 mts. Hay 4.700 obreros y 900 empleados. La edad promedio es de 23 años. Un 70 por ciento son mujeres. El personal fué especializado en la propia fábrica y en Shingto. La automatización de la maquinaria, permite que una obrera pueda ocuparse de 800 husos o 24 telares. El trabajo es a destajo y la remuneración mínima percibida en la fábrica es de 38 yuanes. Una buena hilandera o tejedora puede alcanzar hasta 100 yuanes. Hay un salario mínimo también para el personal especializado en los husos y telares, para cuando el trabajo no permite el destajo, que es de 66 yuanes. Se otorgan premios trimestrales, tales como medallas, dinero y ropas, a los obreros que mejor comportamiento y producción han alcanzado. Estos, además, son los únicos en disfrutar de vacaciones. La edad mínima, para ingresar en la fábrica, es la de 16 años y la jubilación se puede obtener a partir de los 56 años, para la mujer, y 60 para el hombre. La jornada es de ocho horas y un día de fiesta semanal. El seguro contra accidentes remunera de acuerdo con lo percibido por el obrero en el mes anterior al accidente. Estos, los accidentes, se catalogan en dos categorías : el que ocurre por defecto de la fábrica y del material, o el que es consecuencia de la negligencia del obrero. En el primer caso, la indemnización es total y cubre el 100 por 100 de la paga. En el segundo de los casos, al igual que a los enfermos, la indemnización alcanza a un 50 por ciento. La maternidad está muy bien considerada y la mujer en estado tiene derecho a 56 días de salario completo. En la fábrica existen, además, locales dedicados al descanso para el período pre-natal y las obreras embarazadas gozan de trabajos livianos. La jubilación está basada en un mínimo de 50 por ciento y un máximo de 80 %, el cual se obtiene después de 15 años de trabajo. La fábrica está mantenida muy limpia en todas sus dependencias y acondicionada para la absorción del polvillo del algodón, mediante aparatos convenientemente distribuidos a lo largo de las naves. Mucha mujer utiliza una mascarilla de paño sobre la boca y la nariz.

Al otro lado de la carretera están las residencias. 38 edificios en total, con capacidad para albergar 1.700 familias y los grupos de jóvenes solteros de ambos sexos. Estos viven en habitaciones en grupos de ocho y diez. Las camas son literas de dos puestos, uno arriba y otro abajo. Las familias son alojadas de acuerdo con el número de hijos. Según el número de habitaciones, así es el alquiler. Un dormitorio con cocina y cuarto de toilette, devenga un alquiler de 2.30 yuanes mensuales (los solteros pagan 0.40 yuanes) y en la renta está incluida el agua, la electricidad y el mobiliario.

La producción a realizar viene señalada directamente de las dependencias gubernamentales y los dirigentes administrativos y «politicos» también son asignados desde Peking.

(A suivre.)

Desde Yanquilandia

El Cid campea cabalgando en Babieca de celuloide

EL CID. — Un producción de Samuel Bronston, dirigida por Antonio Mann, e interpretando a sus protagonistas Charlton Heston y Sofía Loren. Hecha en España y vista en Beverly Hills (ciudad residencial de las estrellas de Hollywood).

Si por ser internacionalista no se deja de ser español, a los lectores de «ESPOIR» les atraerán las hazañas — históricas o legendarias — de este personaje que tanto contribuyera a la consolidación de la nacionalidad española. «El Cid» es una película rodada en España por cineastas yanquis, y que, según la publicidad, costó el producirla más de seis millones de dólares; se emplearon en ella siete mil extras, diez mil trajes, y se exhiben treinta y cinco barcos de la época, cincuenta máquinas de guerra medievales y cuatro de los más nobles castillos de España: Ampudia, Belmonte, Peñíscola y Torrelobatón.

La leyenda de El Cid ha sido hecha más legendaria, aún, por Bronston, que también hiciera «Rey de reyes». Pero es una película de escenas espectaculares a la Hollywood; está filmada en 70 mm. supertecnirama, que ofrece una vista hermosa de las más feroces batallas.

Esta adaptación cinematográfica de Philips Yordan, que también escribiera el libreto de «Rey de reyes», relata el heroico romance de Rodrigo Díaz de Vivar, llamado «El Cid» (Charlton Heston) y de Jimena (Sofía Loren). Rodrigo, que aquí fuera humanista perdonando la vida a los prisioneros musulmanes, fué acusado de traición y condenado como tal por el padre de Jimena. Y para salvar el nombre de familia — pues el padre de Jimena le pregunta: ¿ puede vivir un hombre sin honor? — se bate a duelo con el padre de la novia, atravesándole el corazón con su espada. El padre de Jimena, como fuera campeón del reino de Castilla, con su muerte dejó vacante este puesto, y la corte accedió a que Rodrigo se batiera con Don Martín, el campeón del reino de Aragón, para dirimir la suerte de Calahorra. Batalla espectacular, brutal y feroz; montados a caballo primero y después mano a mano haciendo timbrar los aceros de sus tizonas hasta que Rodrigo sale victorioso, preguntando a dónde pertenecía Calahorra.

Después de haber hecho jurar a Alfonso VI (¿en la iglesia de Santa Gadea?) el no haber tenido nada que ver con la muerte de su hermano Sancho, y desterrado de Castilla, se dirige a Valencia, donde los cineastas hollywoodenses presentan otra brillante escena de las tácticas y armamentos que usaban en la época. Y aquí termina la película, dejando el resto de los episodios, históricos o legendarios, del hombre que al paso de Babieca ensanchara los horizontes de Castilla.

Como a los productores no les ha interesado otra cosa que lo espectacular de la vida de El Cid, dan la cinta por terminada con la conquista de Valencia; y si ya los cantares y poemas dedicados al héroe y su blanco caballo encierran mucha fábula y leyenda, Hollywood lo hiperboliza hasta transformarlo en mito.

—¿Pero cómo te atreves? ¿No ves que somos trece y tú eres sólo?

—¡Si fueráis trece veces trece. yo no sería solo! — contesta El Cid.

Y blandiendo su tizona, ganó la batalla; pues no sabía perder.

Cervantes dice por boca del canónigo del Quijote :

«En lo de que hubo Cid, no hay duda, ni menos Bernardo del Carpio; pero de que hiciera las hazañas que dicen, creo que las hay muy grandes».

«El Cid» ha sido estrenada equí, en categoría de première, el 19 de diciembre, y en Madrid el 27 del mismo mes, a beneficio de la caridad.

★

Los productores de cine yanquis han hallado ventaja económica al filmar en España; y aunque los sindicatos de aquí de producción fílmica protestan porque les merman las oportunidades de empleo, la producción en Iberia aumenta.

Sofía Loren (que en febrero será madrina de su hermana María que va a casarse con Romano Mussolini, el hijo menor del Duce) pronto filmará otra. En «CNT» del 10 de noviembre de 1957 comentamos «Orgullo y pasión», de la que fué protagonista femenina, desempeñando el papel de Juana, amante de Miguel (Frank Sinatra), el analfabeto y valiente guerrillero que condujera al gran cañón hasta las puertas de Avila.

Es cierto que «Orgullo y pasión», por ser un episodio de la francesada, hallaba escenarios naturales e históricos, como las murallas de Avila, para realizar la película con el máximo de autenticidad. Lo mismo podría decirse de «El Cid», aunque los castillos hayan tenido que ser reconstruídos en parte o totalmente; pero es que Samuel Bronston ya ha realizado varias en España, entre ellas «Rey de reyes», que, por tratarse de la vida de Cristo, no pueden decir que fueran allá en busca de escenarios auténticos e históricos; pues la única relación histórica de España con la vida — quizás fuera mejor decir con la muerte — de Jesús, fué la coincidencia de haber sido Poncio Pilatos de la tierra de María Santísima. Ahora mismo Bronston está considerando las posibilidades de hacer una cinta de la rebelión de los Boxers, pero se encuentra con el problema de que en España no hay suficientes chinos, ni perspectiva de poder importar los miles necesarios para representar los civiles y guerreros chinos que requiere la empresa. Y en este proyecto, que no se realizará por falta de los chinos, Bronston tampoco piensa en los escenarios, sino en la mano de obra barata, que tiene que ganarse la vida en ese pedazo de tierra occidental europeo con la forma de piel de toro.

C. de la MONTAÑA

COUP D'ŒIL SUR L'ANNEE 1961

(Suite de la page 1.)

ment lorsqu'il allait s'entretenir avec ce M. Tshombé, dont on n'a pas oublié qu'il fit assassiner Lumumba. Curieuse coïncidence, dont il est bien possible qu'on ne nous ait pas tout dit. C'est M. U Thant, nouveau Secrétaire des Nations Unies, qui a pris en mains la liquidation du « chef » katangais et il semble bien que la dernière fois ait été la bonne et que ce monsieur sera définitivement mis au pas..., sinon pire ! Mais ne nous faisons pas trop d'illusions là-dessus, parce que les intérêts en jeu... peuvent encore nous jouer de mauvais tours.

En 1961, un dictateur de la pire espèce est mort sous les balles des justiciers. Il s'agit de Rafael Leonidas Trujillo, « Benefactor de la Patria » et maître absolu de la Répubilque Dominicaine. Nous avons vu le peuple dominicain lutter pour sa liberté et réussir à faire chasser de son pays toute la clique des Trujillo avec la dépouille mortelle de leur chef de file, mais nous avons vu aussi la flotte américaine freiner l'élan du peuple et imposer M. Balaguer, qui fut un homme de paille de Trujillo, comme Président de la République, en attendant que des élections « libres » décident de l'avenir du pays. Une fois de plus, l'Amérique nous a montré qu'elle n'intervenait jamais dans les affaires intérieures des autres pays...

Au cours de cette même année, une autre dictature a été très ébranlée. C'est celle de M. Salazar, grand ami de Franco, le pire enemi du peuple portugais et toujours fidèle serviteur du capitalisme rétrograde. Tout d'abord, il y a eu l'affaire du « Santa Maria », paquebot portugais pris en charge par le Commandant Galvao, dont l'exploit et la réussite ont fait couler beaucoup d'encre. Galvao et ses hommes ne purent garder longtemps le contrôle du paquebot, mais cet exploit porta un coup très dur à la dictature de Salazar, obligé de se défendre aussi en Angola, colonie portugaise dont les indigènes se sont soulevés avec juste raison et où le dictateur a eu l'occasion de donner la juste mesure de ses instincts sanguinaires, en ordonnant une répression qui a coûté la vie à des milliers d'indigènes, sans que le monde civilisé ait fait un seul geste pour y mettre un terme. Mais la lutte pour la libération de l'Angola continue... Il y a seulement quelques semaines, un nouveau coup a été porté au dictateur, cette fois-ci par l'Inde. Les trois enclaves portugaises des Indes — dont Goa était la plus importante — sont tombées en 36 heures entre les mains des troupes indiennes, qui ont pris possession très facilement d'un territoire leur appartenant en faisant au passage la bagatelle de vingt-cinq mille prisonniers. Mais Salazar n'a pas été pour autant au bout de ses peines. Au Portugal même, la résistance a pris pied, la Guinée portugaise a soumis aux Nations Unies sa demande d'indépendance et au cours du dernier jour de l'an, un coup d'état manqué a eu lieu à quelques kilomètres de Lisbonne. Pour Salazar, on peut le dire, ce n'est que partie remise !

Qu'est-il arrivé encore pendant cette année 1961 ? Le procès Eichman qui s'est terminé avec la condamnation à mort du bourreau des juifs, l'éclatement de la République Arabe Unie, dont la Syrie et le Yemen se sont séparés ; un coup d'Etat manqué au Liban ; les menaces de l'Irak contre la principauté de Koweit et la prise de position des Britanniques ; le coup d'Etat manqué d'Alger et la suite des combats en Algérie ; l'affaire de Bizerte ; la mort de quelques personnalités connues, et un certain nombre d'autres évènements qui feraient de ce tour d'horizon, si on voulait en parler, un résumé vraiment trop long. N'oublions pas de citer, cependant, la lutte de la classe ouvrière pour ses justes revendications et la répression plus ou moins violente dont elle a fait l'objet, de la part de gouvernements qui, pourtant, se disent démocrates et grands amis de la liberté et de la justice.

Voilà notre coup d'œil sur l'année 1961. Que pouvons-nous en tirer ? Peu d'espoir pour l'avenir immédiat, mais certainement des enseignements valables. Dans ce résumé je n'ai pas eu l'occasion de parler de l'Espagne, mais je tiens à signaler que l'année écoulée a été, comme tant d'autres, une année de lutte contre le régime franquiste. Des ouvriers ont été mis en prison ; le régime tient toujours, mais si nous savons faire la part des choses et poursuivre la lutte dans des conditions valables, il est certain qu'un regard sur l'année 1962 nous donnera des satisfactions bien meilleures que le peuple espagnol a largement méritées.

Je demande la plus grande bienveillance à tous ceux qui auront pris la peine de lire cet article. Dites-vous bien que l'espagnol que je suis a plus de bonne volonté que de connaissances et que pour avoir le plaisir de lire du bon français, nous pouvons avoir recours à de meilleurs textes.

Paris, janvier 1962.

A. TARRAGO.

Lettres - Critique littéraire

Han Ryner y la crisis de valores morales

Es necesario que así sea porque, en definitiva, ello significa a nuestra especie: Frente a una acentuada insensibilidad por lo que son valores morales; frente al considerable apogeo del más zafio materialismo, del más vulgar, del más prosaico acomodamiento, bajo egoísmo burgués que impera en todas las capas sociales, subsisten las minorías con predisposición a realzar los perdurables postulados de la fraternidad humana, de la justicia y del máximo bienestar para todos. Uno de los guías espirituales de minorías poseedoras de conciencia, de dignidad, lo fué Han Ryner.

De los hombres que hemos apreciado por su inteligencia, por su bondad, por sus relevantes cualidades de orden moral, es grato conocer detalles, características que, incluso un individualista con afán de absoluto, como lo fué Max Stirner, complacíase en hacer suyas. El centenario de Han Ryner ha dado margen para que en diversas publicaciones se hayan dado a conocer pormenores biográficos de ese fecundo escritor y pensador original.

Para algunos que, en período que ha sido denominado «entre dos guerras», vivimos aquella etapa de agitación social que tuvo lugar en algunos países, singularmente en Francia, nos fué familiar la figura y el pensamiento de Han Ryner, de aquel individualista cuya aportación no faltaba en todas aquellas campañas de carácter justiciero para las cuales era solicitada su cooperación. Como su amigo: Remy de Gourmont, fué uno de los más preclaros humanistas de su tiempo, habiendo asimilado y difundido lo más valioso de los clásicos griegos en particular. Pero, a diferencia del autor de «Chemin de velours», que vivía aislado en su torre de marfil, Han Ryner prodigaba todos sus esfuerzos en combatir, usando el admirable recurso de su oratoria y condiciones de polemista excepcional, los dogmas religiosos o políticos, empleando en sus argumentaciones ya el tono patético, bien un sentido irónico. Ello independientemente de sus campañas de prensa, de su magnífica labor de escritor.

Ferviente admirador del método socrático; diferiendo, no obstante, del Sócrates que nos dió a conocer Platón, estimamos que la base de toda sabiduría consiste en llegar a mantener en la consciencia de cada uno el aforismo, «Conócete a tí mismo». Partía del individuo consciente de su valer, consciente de la necesidad, por puro placer moral, de contribuir al mejoramiento de la sociedad, yendo a la conciencia de los individuos, tratando de hacer al hombre responsables de sus actos, encaminados a la consecución del bien por el placer de hacerlo, sin necesitar para ello la coacción moral del «imperativo categórico» fundamentado por Kant.

Para Han Ryner, como para todo el que ha sentido latir en su fuero interno lo que constituye la dignidad humana, vivir era cosa bien distinta de **vegetar**, de ese **vegetar** tan característico en la gran mayoría de las gentes; ya no solamente de los componentes de la «masa» propiamente dicha sino incluso entre los considerados «selectos», puesto que «el hombre masa», como certeramente lo denominaba Ortega y Gasset, se da en todas las latitudes y en todos los estratos o categorías sociales. Aceptando **el hecho de vivir**; haciendo bueno aquel consejo de Emilio Zola, en su obra «Le roman expérimental», que algunas veces se complacía en citar, decía también lo de: «¡Arrojaos en el curso banal de la existencia!» Mas, como en el autor de «Les Rougon Macquart», ello implicaba una posición de combate: Lucha contra los dogmas de toda especie; lucha contra la ignorancia, contra la vulgaridad, contra lo mediocre; en pro de lo bello, en favor de lo saturado de bondad.

No se le escapaban las dificultades, los abrojos del camino hacia una efectiva superación individual y colectiva. En una de sus conferencias, la que tituló: «Artesanos del Porvenir», decía así Han Ryner:

«Nosotros, que queremos que algún día la Humanidad se nutra del trigo de la fraternidad, sepamos que estamos en diciembre, y que no se siega hasta agosto. Nosotros que queremos que los hombres se agrupen un día en el paraíso fraternal, sepamos que los árboles robustos crecen lentamente y no exijamos que recién sembradas las semillas den ya sombra. Que cada cual realice este acto que parece tan mediocre y que, sin embargo, es la más maravillosa y rara de las obras maestras. Que cada uno de nosotros se esculpa y se realice como sueña debería ser el hombre de mañana. Y, en medio de las falsedades y de las tristezas del presente, formaremos ya un maravilloso oasis de bondad y de amor».

El progreso material, las inusitadas proporciones de las últimas conflagraciones bélicas, la tendencia al muelle acomodamiento y al mínimo esfuerzo; la insensibilidad, producida por los reiterados casos de intensa crueldad: campos de concentración, hornos crematorios, acumulamiento de miseria y éxodo; todo ello ha contribuído a crear una psicosis muy particular, bien distante, por supuesto, del impulso romántico existente en el idealista imbuído de una mística, de fervor íntimo en pro de la causa de liberación social. Incluso entre sedicentes paladines en la lucha social, la cosa no va más allá del puro pasatiempo. Por ejemplo: Hay quien pertenece a una organización como es la C.N.T. como si se tratara de formar parte de un club, o de una entidad de tipo recreativo. Les mueve una especie de snobismo, sin propensión a aceptar los riesgos, los avatares de la lucha. ¡Tremenda crisis de valores éticos! ¡La moral en plan de ser ahogada por la concupiscencia, por el más prosaico acomodamiento, cimentado en la mayor indiferencia por las desdichas de los demás!

Mas, pese al desconcierto de valores morales que incluso afecta, o podría afectar, la conciencia de elementos que un día parecieron ser afines en el frente de lucha contra lo abyecto, no faltan los que tienen la sensibilidad refractaria a todas las vilezas, a todo lo que es bajo instinto burgués, encarne en el capitalista o se manifieste en el proletariado. No faltan quienes están lejos de renunciar a lo que sienten en el orden ideológico. No cambian por dinero los sentimientos morales.

Queda la esperanza de que no todo está perdido; de que el mundo todavía no ha parado de dar vueltas... Quedan quienes, en plena crisis actual de valores éticos, mantienen, con un gallardete al viento, una consciencia limpia de impurezas, dispuesta a bregar contra corriente...

Y para contribuir a mantener un temple de refractarios a todo lo bajo y ruín; para adquirir fortaleza de ánimo, es saludable la lectura de los artículos y los libros de Han Ryner.

FONTAURA

Nueva versión del asesinato de García Lorca

Acaba de aparecer en Alemania un interesante libro, del cual es autor Gunter W. Lorenz.

Dicha obra contiene revelaciones inéditas y sensacionales sobre la muerte del gran poeta español, al principio de nuestra guerra civil.

Lorenz se ha podido entrevistar con las hermanas de Lorca e interrogado a los testigos más al corriente de aquel crimen horrible, pudiendo así reconstituir, hora por hora ,los últimos momentos del poeta, enterrado — según su amigo y compañero nuestro, Oliván — «a la sombra de un olivo de Viznar».

García Lorca había llegado a Granada, el 16 de julio de 1936, para pasar sus acostumbradas vacaciones al lado de su familia.

Cuarenta y ocho horas más tarde, los militares y los falangistas se adueñaban de la población granadina, empezando por matar gente a diestro y siniestro.

Al constatar dichas masacres, Lorca, bien que aparentemente no tenía nada que temer, por no estar afiliado a ningún partido, decidió refugiarse en la casa de un amigo de su infancia, Luis Rosales, falangista notorio y escritor.

El poeta del pueblo andaluz se veía ya seguro de que no tenía por qué temer — «¿Por qué me han de matar a mí?» — decía; pero, el 17 de agosto, aprovechando que su amigo Rosales se encontraba en el frente, un tal Ruiz Alonso, diputado derechista, al frente de un grupo de pistoleros, irrumpió en el domicilio del falangista y detuvo a Lorca. La madre de Rosales avisó inmediatamente a su hijo. Este regresó a Granada a toda prisa, visitando acto seguido al gobernador de la provincia para exigirle la inmediata libertad del detenido.

El Poncio respondió brutalmente a Rosales:

—Ha venido usted demasiado tarde, Lorca ha muerto ya...

En realidad, el gobernador había mentido, pues el poeta, no fué conducido a Viznar si no al día siguiente, en donde lo fusilaron por orden personal de Ruiz Alonso, que odiaba a Lorca «por su liberalismo como escritor».

Esta es, en síntesis, la «nueva» versión, que nos ofrece Lorenz, sobre el asesinato de que fué víctima el gran poeta español.

Acerca de la significación de este grave suceso, el escritor alemán mencionado emite el siguiente juicio:

«El reproche más grave que pueda hacerse al gobierno franquista, es el de no haber pedido jamás cuentas a los asesinos del poeta...».

Este juicio suyo, Sr. Lorenz, ha sido ya expuesto miles de veces, antes de que usted lo hiciera, por todas las personas decentes que estudiaron el «affaire» Lorca... en España y fuera.

Pero ninguna fué escuchada porque el fascismo ibérico no puede traicionar sus propias esencias.

¿La Justicia ? ¡Quién sabe! El Pueblo, tal vez... un día...

M. BUENACASA

N. del A. — Extractos — comentados — de una publicación francesa.

La rénovation de l'Ecole

(Suite de la page 8.)

d'antiques procédés gouvernementaux, ils en adoptèrent de nouveaux d'une évidente efficacité. Il n'était pas nécessaire d'être doué d'un génie extraordinaire pour trouver cette solution. Le cours des évènements porta, tout naturellement, les hommes du pouvoir à comprendre ce qu'ils devaient opposer aux dangers présents : ils fondèrent des écoles, travaillèrent à répandre l'instruction à pleines mains. S'il y en eût, dans les débuts, qui résistèrent à cette impulsion, c'est que certaines tendances favorisaient leurs adversaires politiques. Mais bientôt tous comprirent qu'il était préférable de céder au courant, et que la meilleure tactique consistait à assurer, par des moyens nouveaux, la défense des intérêts et des principes. L'on vit se produire des luttes terribles pour la conquête de l'école. Dans tous les pays celles-ci se continuent encore avec acharnement. Ici c'est la société bourgeoise et républicaine qui triomphe, là c'est le cléricalisme. Tous les partis se rendent compte de l'importance de l'objectif et ils ne refusent aucun sacrifice pour s'assurer la victoire. Leur cri, à tous, est « Par l'école et pour l'école ! ». Et le bon peuple doit leur être reconnaissant de tant de sollicitude. Tous veulent son relèvement par l'instruction et son bonheur par surcroît. En d'autres temps, il en était qui pouvaient leur dire : « Certains essayent de te garder dans l'ignorance pour mieux t'exploiter, nous, nous te voulons instruit et libre ». A présent ce n'est plus possible. De toutes parts les écoles s'édifient sous toutes espèces d'appellations.

Dans ce changement si unanime des idées en cours chez les dirigeants, je trouve de bons motifs pour nous méfier de leur bonne volonté et l'explication des faits qui me font douter de l'efficacité des moyens de rénovation tentés par certains réformateurs. Au surplus, ceux-ci se préoccupent peu, en général, de la signification sociale de l'éducation. Ce sont des hommes qui cherchent avec ardeur la vérité scientifique, mais qui éloignent de leurs préoccupations tout ce qui est étranger à l'objet de leurs études. Ils travaillent avec patience à la connaissance de l'enfant, et ils arriveront à nous indiquer — mais leur science est jeune encore — les méthodes qui conviennent le mieux à son développement intégral.

Cette influence, en quelque sorte professionnelle, est à mon avis très préjudiciable à la cause qu'ils croient servir. Je ne les considère, en aucune façon, comme inconscients des réalités du milieu social ; je sais qu'ils attendent, de leurs recherches, les résultats les plus heureux, au point de vue du bien en général. « En travaillant à révéler les secrets de la vie de l'être humain, en recherchant le processus de son développement normal, physique et psychique, nous imposerons à l'éducation — pensent-ils — des règles qui ne peuvent être que favorables à la libération des énergies. Nous ne voulons pas nous occuper directement de la rénovation de l'école. D'ailleurs comme savants, nous ne le pourrions pas, puisqu'il nous est impossible de définir encore exactement ce qui devrait se faire.

« Nous procédons par gradations lentes, convaincus que l'école par la force même des choses, se transformera au fur et à mesure de nos découvertes. Si vous nous demandez quelles sont nos espérances, nous serons d'accord avec vous pour prévoir une évolution dans le sens d'une ample émancipation de l'enfant et de l'humanité par la science, mais, en ceci encore, nous avons la conviction que c'est vers ce but que se poursuit notre œuvre et qu'elle l'atteindra par les voies les plus rapides et les plus directes. »

Evidemment, ce raisonnement est logique, personne ne peut le nier et cependant il s'y mêle une grande part d'illusion. Il est nécessaire de le reconaître. Si les dirigeats, comme hommes, avaiet les mêmes idées que les réformateurs bénévoles, si réellement ils se sentaient sollicités par le désir d'une réorganisation continue de la société, dans le sens de la disparition progressive des servitudes, on pourrait admettre que les seuls efforts de la science fissent améliorer les conditions des peuples. Mais, bien loin qu'il en soit, il est absolument manifeste que ceux qui se disputent le pouvoir ne s'inquiètent que de la défense de leurs intérêts, ne se préoccupent que de leur propre avantage et de la satisfaction de leurs appétits. Il y a beau temps que nous avons cessé d'ajouter foi aux paroles sous lesquelles se déguisent leurs ambitions. Pourtant, il y a encore des âmes candides, assez naïves, pour leur concéder quelque sincérité, et s'imaginant même que parfois ils sont mus par le désir de faire le bonheur de leurs semblables. Mais elles sont de plus en plus rares et le positivisme de notre temps devient vraiment cruel pour qui pouvait conserver des doutes encore sur les vraies intentions de nos gouvernants.

(A suivre)

COLLABORATION

TITANES DE LA ACCION Y REBELDIA

Esquematizar los hechos, estructurar las acciones de los hombres y pueblos, es fácil a los historiadores; pero rellenarla de carne, vivificarla; darle el soplo de los valores morales y espirituales que determinaron las proyecciones de ese pasado, es un tanto más difícil porque en cada escritor existen influencias de posición y medio; fuentes de información y tendencias ideológicas, que, en la mayoría de las veces, pretenden imponer como factores determinantes. Y aun en aquellas partes que se iluminan como hechos transcendentes, dignos de la historia, es el resplandor de la acción, en ciertas circunstancias, deformado por los intereses, para que la verdad escape a la realidad misma de la historia.

Partiendo del principio de independencia moral y sujetándonos al estrecho marco de un artículo periodístico, queremos hacer emerger ciertos episodios, individuales y colectivos, realizados por gentes modestas y sencillas, desconocidos por la mayoría de los españoles y que, por su grandeza de pensamiento y sentimiento, bien podemos clasificarlos en **Titanes de la acción y rebeldía.**

Si la mayoría de los pueblos diseminados por España tienen por orígenes el nacimiento de una fuente, el curso de un río, la fertilidad de tierras cultivables, la belleza de un paisaje, de pendientes y lomas donde la verdura permite fácilmente el pastoreo, o bien parajes abruptos y difíciles donde abrigarse de ataques exteriores, todos esos pobladores, como una razón normativa de seres sociables, pensarían vivir de su trabajo, y el engrandecimiento de los pueblos, como unas celdillas más de la colmena social. Puerto de Sagunto y la siderúrgica, en todo su conjunto, fué proyectado por la mente calenturienta, ávida de poder y riquezas, de la Compañía de Jesús, representada por la firma industrial y comercial de Sota y Aznar. Al trazar, sobre los planos la silueta de los altos hornos (¡oh ironía sarcástica, sangrienta burla de la mística cristiana de los nuevos hijos de Jesús!) para la fundición y laminaje del mineral de hierro, era con intención de convertirlos después en lingotes de oro.

Allá por los años quince del siglo actual, cuando aun era un niño, hice un viaje a aquel puertecito, cuyas playas se extendían silenciosas y brillantes del azul purísimo del cielo, del mar y del ocre de las arenas finísimas, en las cuales, en un día de lejanísimos tiempos, fueron holladas por huestes mercenarias romanas al mando de Anibal, para la conquista y botín de las riquezas de Sagunto (extrañas coincidencias).

Sobre esas planicies sólo encontré montones de ladrillos refractarios, raíles de tren y alguna casita diseminada entre los huertos de naranjos; bastantes años después, en mi segundo viaje, todo lo encontré totalmente transformado y en plena actividad; allí había nacido un pueblo, como los hongos brotan después de una lluvia; las casas uniformes, construídas con pésimos materiales y peores intenciones, sin comodidad alguna; las calles, sin pavimentos; polvo, mucho polvo, que con la lluvia todo era un barrizal intransitable. Pero lo que más me impresionó: la luminosidad y pureza atmosférica de antes, había tomado tintes apagados; los gases y átomos de mineral flotando en el aire, que la vista no podía distinguir, pero que se podía apreciar en el ambiente como un deletéreo veneno, que ponía en peligro constante la vida de sus habitantes; todas aquellas construcciones eran propiedad de la compañía. Ser despedido de la empresa, significaba obligatoriamente tener que abandonar el pueblo con su familia; sin embargo, apesar de las condiciones materiales de trabajo y vida, los obreros de Puerto de Sagunto afiliados a la C.N.T. han perfilado sus gestas, las altas cumbres de un poletariado digno y consciente de su misión.

Después de algunos conflictos ganados a la empresa en el año 27, desafiando las iras de la dictadura de Primo de Rivera, se lanzan a la primera huelga de España de esa época.

Aguantaron, impávidos, las amenazas de la compañía y de las fuerzas concentradas de la guardia civil, encargadas de aplastar la huelga; mas aquel movimiento tuvo la gran virtud de hacer levantar los pies del suelo a la tiranía y de hacer ver a los españoles que nada es invulnerable; que si los dictadores existen, es por cobardía o por indiferencia de los pueblos.

Ya en la República, es nombrado el compañero Ramos, de P. de Sagunto, como secretario de la Regional Levantina.

En un conflicto con la empresa, y como siempre ha sido la norma de todos los gobiernos, una vez más emplean la guardia civil; los obreros están reunidos en la calle, las fuerzas públicas entran en violenta carga. El compañero M., parapetado en una esquina, repele la agresión, haciendo retroceder y desconcertar a los guardias con una simple pistola; algún tiempo después y por otras causas, dicho compañero cae en prisión; algunos compañeros del sindicato organizan su fuga. Alrededor de la Cárcel Modelo de Valencia, existía una casita que, como consecuencia de un incendio, estaba abandonada. Hablan con su propietario para su compra; se ponen de acuerdo en el precio y en pagarla en varios plazos; se hace efectivo el primero, sin restarles más moneda; el segundo plazo debe efectuarse dos meses después. Inmediatamente se ponen al trabajo. Desde el interior de un pozo, abren el boquete para hacer la galería. Pico, pala y carretilla, trabajando todo el día casi sin descansar; los días pasan y la galería avanza rápidamente. La tierra extraída, llena el pozo y los interiores de la casa. En un cruce de carretera, tienen que calafatear con maderos para que no se hunda. Apesar de todas las precauciones, se suceden unos momentos en que todo parece derrumbarse.

En el exterior hay un labrador que está regando su huerta y se da cuenta que el agua no llega; por une grieta formada, el líquido se pierde en el interior, amenazando un derrumbamiento. Los compañeros acuden presurosos a taponar la herida y con grandes esfuerzos 'ogran el objetivo. ¡Cómo aquel campesino podía sospechar que los topos humanos habían producido tan gran fenómeno!

El día del vencimiento del segundo plazo se acercaba y no había un céntimo. ¿Pedir a la organización? Eso era poner en evidencia un secreto. ¡Trabajaremos más! La galería está casi terminada; se cree están debajo del patio de la tercera galería y ponen una barrena como sonda, al retirarla y escuchar al exterior, comprenden que se encuentran en el recinto entre los dos muros: Meditan y consultan. ¿Qué hora es? Las diez; a las once hay la comunicación; uno de nosotros tendrá que avisar al compañero M. y decirle que a las dos de la tarde, después de la siesta, estará todo terminado.

En las cuatro horas de intervalo, tuvieron que cruzar aun más de seis metros de galería. ¡Con qué emoción trabajaban esos últimos momentos! Y, a las dos, un nuevo sondage; la barrena, al salir al exterior, alguien la hizo vibrar con las manos. ¡La señal convenida! Se hizo un hoyo ancho y se cubrió con una manta. Después... uno, dos, tres... catorce, diez y seis, todos los presos que quisieran evadirse. Allí, en un rincón del patio, había un joven extranjero, que, estático, no podía comprender, que sólo al levantar la manta el preso desaparecía debajo; un compañero se le acercó diciéndole: «Si quieres evadirte, ahí debajo tienes la salida». No; no quiso, tuvo miedo y quedó estático con su visión.

Si los obreros de P. de Sagunto, supieron siempre situarse con gesto viril de hombres conscientes, al estallar el movimiento en el 36 fué como un desbordamiento de energías individuales y colectivas; muchos fueron a nutrir voluntariamente los frentes de combate, como el compañeñro R. que, al militarizarse, mandaba la 82 brigada.

Al ingeniero director, sabiendo las ideas que sustentaba, le llamó el comité de la fábrica para indicarle que se le respetaba la vida, a cambio de lo que él debía colaborar de forma activa y leal a la nueva situación.

En una de las veces que fuí para que me hicieran un acero especial para la fabricación de la metralleta (Naranjero), al pasar por los talleres de forja encontré que estaban forjando los obuses del 205 completamente a la mano; el hecho era sumamente significativo. Los obreros, desnudos de medio cuerpo, chorreando sudor, uno sujetando con sus tenazas el tacho completamente incandescente y otro golpeando a una cadencia vertiginosa, para darle forma de proyectil; cuando éste perdía el rojo, volvían a ponerlo en la fragua y sacaban el otro proyectil para continuar así la forja toda la jornada.

Al contemplar aquella escena, a la que la pluma no puede dar todo su real valor, quedé fuertemente impresionado, haciéndole ciertas indicaciones al compañero del comité que me acompañaba.

(Suite en page 6.)

FEUILLETON « ESPOIR » Número 5

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

Lemoussu, Schneider, Diancort y Burlot eran entonces comisarios en Montmartre. Comencé por ir al despacho de Burlot, que sabía profesaba la opinión de Ferré y de Rigaud; no me reconocía.

—Vengo de Versalles — le dije.

Y le referí la historia, que conté a Rigaud y a Ferré tratándoles de girondinos, sin estar segura no obstante de si tenían o no razón y de si la sangre de aquel monstruo no hubiera sido fatal a la «Commune». Nada podía ser tan fatal como la hecatombe de mayo; pero la idea es tal vez más grande.

Algunos meses después de mi viaje, estando en la cárcel de Chantiers, donde el domingo los oficiales, algunos con sus queridas ricamente adornadas, iban a pasear como al Jardín Botánico, uno de ellos me dijo de repente:

—¡Pero usted es aquella mujer que fué al parque de Versalles!

—Sí — le dije — yo soy. Puede usted referirlo. Y eso completará divinamente el cuadro. Por otra parte, no tengo intención de defenderme.

—¿Acaso nos toma usted por espías? — exclamó aquel hombre con verdadera indignación.

Ocurría esto en el momento en que el degüello acababa apenas; nos encontrábamos bajo la impresión de un intenso horror; le dije cruelmente:

—¡Sois unos asesinos!

No me respondió; y comprendí que muchos de ellos habían sido indignamente engañados y que algunos empezaban a tener remordimientos.

— IV —

PROCLAMACION DE LA «COMMUNE»

La proclamación de la «Commune» fué espléndida; aquello no era la fiesta del poder, sino la pompa del sacrificio: sentíase a los elegidos dispuestos para la muerte.

La tarde del 28 de marzo, con un claro sol que recordaba el alba del 18, el 7 germinal, año 79 de la República, el pueblo de París, que, el 26, había elegido su «Commune», inauguró su entrada en el Ayuntamiento.

Un océano humano bajo las armas, bajo las bayonetas apretadas como las espigas de un campo, los clarines rasgando el aire, los tambores sonando sordamente y entre todos el inimitable ruido de los dos grandes tambores de Montmartre, los que la noche de la entrada de los prusianos y en la mañana del 18 de marzo sacaron del sueño a los parisienses, con sus palillos espectrales de puños de acero, despertaban extrañas sonoridades.

Esta vez las campanas de alarma estaban mudas. El sordo rugido de los cañones saludaba à intervalos regulares, la Revolución.

Y también las bayonetas, inclinándose ante las rojas banderas que, hacinadas, rodeaban el busto de la República.

En lo más alto, una inmensa bandera roja. Los batallones de Montmartre, Belleville y la Chapelle tienen sus banderas coronadas por el gorro frigio; tomaríaseles por secciones del 93.

En sus hileras se ven soldados de todas armas, de línea, de marina, artilleros, zuavos.

Las bayonetas, cada vez más apretadas, desbórdanse en las calles circundantes; la plaza está llena; la impresión es exactamente la de campo de trigo. ¿Cual será la cosecha?

París entero está en pie, el cañón suena de vez en cuando.

En un estrado se encuentran los individuos del comité central; enfrente están los de la «Commune», todos con la bandera roja.

Pocas palabras en los intervalos que marcan los cañones. El comité central declara expirado su mando y entrega sus poderes a la «Commune».

Se hace el llamamiento nombre tras nombre; un grito enorme resuena: «¡Viva la Commune!» Los tambores ensordecen, la artillería conmueve el suelo.

—¡En nombre del pueblo — dice Ranvier — la «Commune» está proclamada!

INTERNATIONALE

Félix GURUCHARRI ha desaparecido

Aceptamos la muerte como el último eslabón de la cadena que arrastramos en la vida. Esa conformidad ante el descanso eterno, se altera en el pensamiento cuando se trata de algo nuestro. Nos parece mentira que aquellos con quienes vivimos, los mejores y peores años de nuestra existencia, la muerte nos los arrebate. Esa amargura, es desgarro en carne propia.

La muerte termina con todo lo que uno era fisicamente: sus flaquezas y sus virtudes. Sin embargo, florece en memorias la fortaleza espiritual del desaparecido.

Charri fué una fortaleza humana. Yo era casi un niño cuando le conocí. Fué su ejemplo silencioso, anónimo y consecuente, una de las luces que alumbraron mi camino. Un camino escabroso, la mayoria de las veces, un camino que juntos tuvimos que recorrer durante más de 25 años.

No era un hombre de pluma ni de tribuna. Era un obrero cuyos brazos y corazón no le pertenecían. Pertenecía a la generación clásica de la lucha social. La época en que se hablaba poco, porque la acción consumía el tiempo. Los años en que muchos de nosotros empezamos a comprender la grandeza de la familia libertaria. Nuestra primavera social; invierno y calvario para los hombres como Félix Gurucharri.

Había sido de los «seleccionados» por la Compañía de Autobuses de Barcelona. Sufrió cárcel y procesos por su intervención en la huelga del Transporte público en Barcelona. Y durante la época de las colectividades, fué cerebro manual y técnico del comité de control de Autobuses. Siempre reparando vehiculos para que el público no notara la falta de transporte y con ello acreditar la Revolución.

Como la mayoría, pasó a Francia; y como los demás, sufrió la inclemente tragedia de los Campos de Concentración.

Desde Vernet fué deportado al siniestro campo de Djelfa; un oasis en el desierto africano, de donde fué liberado por los aliados el 29 de abril de 1943 a raiz del desembarco en Argel.

Compartiendo la participación con las unidades británicas del antifascismo español, llegó a Inglaterra el 24 de octubre de 1944.

El exilio de un militante nuestro; como el proceso de encierro de los que sufren en España y sufrieron, no puede explicarse, ni exponerse en unas lineas. El tiempo y las circunstancias fueron parecidas para la totalidad, pero las condiciones físicas no han sido las mismas: Unos resistieron menos que otros. Nadie hubiera deseado morir lejos de la tierra que le viera nacer; pero el orgullo y entereza de preferir eso a la claudicación, con el prolongado exilio, nos ocasiona estas deserciones fatales.

Van desapareciendo los maestros. Nuestros padres y hermanos. Los que sin tener mucho, ofrecían todo. Ofrecían su ejemplo consecuente. El mejor albúm para los hijos. Un tesoro invisible que vale más que todo el oro del mundo.

Cuando perdemos un militante, nos damos cuenta de lo mucho que hay de hermandad entre nosotros. Parece como si nos abandonaran en mitad del camino sin protección. Los hombres seguirán andando, sufriendo y luchando, pero muchos nos encontramos huérfanos sin la presencia de estos seres tan queridos, tan nuestros.

Los que sucumben fisicamente no pueden escuchar nuestro dolor, ni secar nuestras lágrimas. Descansan, por primera vez, en una paz verdadera.

Hermano Gurucharri, tu no supistes nunca lo mucho que te admirábamos. Tu cuerpo nos dejó, pero vivirás para siempre entre los hombres de la C. N.T.

A. ROA.

TRIBUNA LIBRE

A lo que no puede renunciar nadie, ni por nada

por E. MORENO

El candil se está apagando,
la alcuza no tiene aceite,
yo no digo que te vayas
Ni tampoco que te sientes.
(Refranes de nuesta tierra.)

No hace falta ser un genio, para deducir el alcance de este cuarteto que, tantas veces hemos escuchado de los labios de nuestros padres. Ni faltará perspicacia a ningún espíritu, inquieto por nuestra suerte como movimiento de emigración, para comprender que él refleja el estado actual de la misma.

Tampoco yo soy un genio. Es por esta razón que no me permito dar consejos ni marcar directivas. Pero si yo dijera, como ciertos individuos — soy un Don nadie — tampoco reflejaría mis pensamientos, puesto que he aprendido, que sociedad es sinónimo de conjunto. Luego formo parte de la sociedad. Soy un número reconocido por el conjunto, con la obligación de cooperar al sostenimiento y el deber de vigilar por la buena marcha de la misma.

El cumplimiento de estos deberes me otorga el derecho de dar mi opinión y, como la razón no es joven ni vieja, ni de sabios ni de ignorantes, sino buena o mala, es por lo que no me doy este modesto título de Don Nadie, que en la mayoría de los casos, encierra una excesiva vanidad en el que se lo adjudica.

Otra de las cosas que he aprendido, es que un ideal no es un artículo de uso ni de consumo, que se abandona cuando está pasado de moda o deviene impropio a la consumación. Está admitido por todos, que un ideal es una posición de convivencia que el individuo adopta. Cuando llega al conocimiento que los estamentos de la sociedad son injustos, y, de su aplicación, resultan las injusticias de la desigualdad en el disfrute de los bienes de la misma.

Cuando de muy jovencito aprendí estas cosas, decidí alistarme en las filas de los que me habían precedido en el combate por la consecución de una sociedad más justa y equitativa, donde la libertad no sea palabra vana, ni la justicia un escarnio. Una cosa atrajo enseguida mi atención, que me hizo ser reflexivo y comedido. La diferencia de los medios para la lucha. Ví, que el enemigo disponía de todos los medios que veinte siglos de existencia y dominio le habían permitido crear y acumular; que, a estos medios poderosos, se les agregaba la incultura de la clase trabajadora, vencida por una espantosa miseria, y, una diversidad de tendencias e interpretaciones sobre los procedimientos a emplear que rayaban en la demencia.

No obstante, una cosa me dió ánimo: constaté que el valor real que sostiene esta injusta sociedad, era el trabajo y que si llegábamos a cultivar la clase trabajadora, si la hacíamos comprender que la esclavitud es mil veces peor que la miseria, por ser ésta la causa de ella, el combate no sería tan difícil. Pero... ¿y las consecuencias que trae el ser soldado y animador de un ejército de incultos y desposeídos? También las medité con todo detenimiento; prueba de ello es que treinta y dos años después os llamo a la reflexión a vosotros para reemprender el combate.

Si es verdad que el movimiento se prueba andando los ideales no se justifican, fuera de la lucha por su implantación. ¿Significa esto un llamamiento a las armas? No, en buena hora lo haría yo, para fundirlas todas y hacer con ellas candiles, pues, tal vez veríamos más claro con sus luces mortecinas, ya que es muy probable que, la causa de nuestros males sea una excesiva iluminación. ¡Eh!, que nadie se escandalice y tome el rábano por las hojas, pues, aunque no estoy muy versado en gramática (sino es la parda) empleo el plural de la primera persona.

Sí, queridos compatriotas y compañeros todos: hay circunstancias en la vida que, lo mismo al individuo como a las colectividades, nos permiten realizar gestas cuyos resplandores nos deslumbran, como hay momentos que producen depresiones mentales que nos hacen perder todo el equilibrio y aunque el sol nos abrase, no vemos más que sombras. De estos dos fenómenos (que no valos distintos sectores que componemos la emigración. Ya es hora, compatriotas, amigos y compañeros, de que superemos esta etapa, si no queremos que el óxido de la inacción termine con nuestro espíritu combativo.

No quiero dejar de ser comedido. Y os ruego que dejemos todos aquellos resabios, hijos de los acontecimientos que todos juntos vivimos en nuestra guerra de España, y llevemos siempre en nuestra memoria los errores que cada uno hayamos podido cometer, pero, con un solo objeto: para que nos sirva de ejemplo y no volvamos a incurrir en ellos.

(A suivre.)

Todo fué grandioso en aquel prólogo de la «Commune», cuya apoteosis debía ser la muerte.

Nada de discursos, un inmenso grito, uno solo: «¡Viva la «Commune!»

Todas las músicas tocan «La Marsellesa» y el «Canto de la Partida». Un huracán de voces forman el acompañamiento.

Un grupo de ancianos bajan la cabeza hasta el suelo; dijérase que oyen a los muertos por la libertad; son los escapados de junio, de diciembre; algunos, de cabellos completamente blancos, son de 1830.

Si un poder cualquiera podía hacer algo, este poder hubiera sido la «Commune», compuesta de hombres de inteligencia, de valor, de increíble honradez, que la víspera o mucho tiempo antes habían dado pruebas incontestables de abnegación y de energía. El poder, esto es indudable, los aniquiló y, no dejándoles implacable voluntad sino para el sacrificio, supieron todos morir heroicamente.

La noche misma del 28 de marzo, la «Commune» celebró su primera sesión, inaugurada por una medida digna de la grandeza de aquel día; se tomó la resolución, a fin de evitar toda cuestión personal, en el momento en que los individuos debían entrar en la masa revolucionaria, de que los manifiestos no llevarían más firma que ésta: «**La Commune**».

En esta primera sesión, algunos, que se ahogaban en la cálida atmósfera de una revolución, no quisieron ir más allá; hubo dimisiones inmediatas.

Estas dimisiones ocasionaban elecciones complementarias; Versalles pudo aprovechar el tiempo que París perdía en torno de las urnas.

He aquí la declaración hecha en la primera sesión de la «Commune».

«Ciudadanos:

»Nuestra «Commune» está constituída. El voto del 26 de marzo sanciona la República victoriosa.

»Un poder vilmente opresor os había cogido por el cuello; debíais en legítima defensa rechazar un gobierno que quería deshonraros imponiéndoos un rey. En la actualidad los criminales a quienes ni aun habéis querido perseguir abusan de vuestra magnanimidad para organizar a las puertas de la ciudad un foco de conspiración monarquista, invocan la guerra civil, hacen entrar en juego todas las corrupciones, aceptan todas las complicidades, hasta se han atrevido a mendigar el apoyo extranjero.

»Apelamos por esos manejos execrables al juicio de la Francia y del mundo.

»Ciudadanos, nos acabáis de dar instituciones que desafían todas las tentativas.

»Sois dueños de vuestros destinos; fuerte con vuestro apoyo, la representación que acabáis de establecer va a reparar los desastres causados por el poder caído.

»La industria comprometida, el trabajo suspendido, las transacciones comerciales paralizadas, van a recibir un impulso vigoroso.

»Hoy mismo se tendrá la esperada decisión sobre los alquileres; mañana las referentes a los vencimientos.

»Todos los servicios públicos serán restablecidos y simplificados.

»La guardia nacional, en lo sucesivo la única fuerza armada de la población, va a ser reorganizada inmediatamente.

»Tales serán nuestros primeros actos.

»Los elegidos del pueblo no le piden, para asegurar el triunfo de la República, sino que les sostenga la confianza de los ciudadanos

»Por lo que a ellos respecta, cumplirán su deber.

»LA COMMUNE DE PARIS.

»28 marzo de 1871.»

Cumpliéronla, en efecto, ocupándose de todas las seguridades de la vida para la multitud, pero ¡ay! la primera seguridad hubiera sido vencer definitivamente a la reacción.

Mientras la confianza renacía en París, los ratones de Versalles agujereaban la quilla del navío.

Todavía hubo algunas dimisiones por motivos varios.

En los primeros días habíanse formado comisiones, que, sin embargo, no eran definitivas; según sus aptitudes, los miembros de una comisión pasaban a otra.

«La «Commune» se componía de una mayoría ardientemente revolucionaria y una minoría socialista que razonaba en ocasiones demasiado para el tiempo que corría, semejantes, en que siempre iban a parar a las mismas conclusiones, en el temor de adoptar medidas despóticas e injustas.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

LA IGLESIA
Y SUS ULTIMOS ESTERTORES

— II —

Son sin número las cosas que se podrían citar en este orden, pero me abstendré de hacerlo, y citaré nada más que cuatro casos que, por la notoriedad y resonancia mundial que tuvieron, merecen ser citados, ya que confirman lo antes expuesto; tales casos son Galileo Galileï, Miguel Servet, Giordano Bruno y el mismo Fray Luis de León. Estas cuatro grandes personalidades en las ramas de la ciencia, filosofía y letras, todas cuatro, repito, han sufrido primero las presiones más escandalosas; después, los vejámenes y escarnios más vergonzosos, y, por fin, las ergástulas de la Iglesia, y la hoguera para Giordano Bruno.

No quiero terminar este apartado sin antes citar el no menos vergonzoso caso del canónigo Kir, alcalde de Dijon; éste, como alcalde de la ciudad, manifestó pública y repetidas veces que recibiría personal y oficialmente, en la alcaldía, al Sr. Kruschev, como reciprocidad al viaje por él realizado a Moscú; las advertencias primero, las reflexiones y dictados venidos del Vaticano después, no faltaron para hacerle desistir y cuando éstos no fueron lo bastante se empleó la fuerza física que impidió se realizara la obligación moral que sobre el alcalde de Dijon pesaba. No hago comentario alguno, puesto que el comentario se hace él solo.

Estos son, monseñor Veuillat, los materiales de que se compone ese gran muro que la misma Iglesia ha levantado y que usted desea abatir; también le hago saber que de nuevo clama venganza, y que por la cantidad de sangre que en él hay vertida se ha convertido en muro indestructible; no es ese muro como aquellas murallas de Jericó, que se derrumbaron al son de las trompetas, según nos cuenta la Biblia; ese muro quedará perenne por los siglos de los siglos como continuo testigo acusador de lo que en su día hizo la Iglesia; será el Anticristo, pero no el que nos describe San Juan en su Apocalipsis, sino, el que destruirá los convencionalismos y concupiscencias de la Iglesia, encarnada en sus fariseos y hará que prevalezca la libertad, la justicia, y la fraternidad entre los hombres.

Si lo arriba mencionado tiene una importancia, no menos la tiene lo expuesto en otra de las sesiones de la misma semana por M. J. Luis Aranguren, cuando dice : «Le néopositivisme est en train de balayer la foi (?). En Espagne la religión ne résistera pas au vide que créera la fin du régime actuel. Le catholicisme connaitra à nouveau les catacombes. Il serait urgent que l'Eglise amorce un dialogue avec les tendances de notre temps ».

Cierto es lo que M. J. Luis Aranguren predice, pero también es cierto que no es toda la verdad, que es solamente una verdad a medias, puesto que si de las catacumbas sufridas por la Iglesia durante los primeros tiempos de nuestra Era salió triunfante de la misma, las catacumbas próximas que se avecinan, como M. J.. Luis Aranguren ya prevé, de éstas no saldrán con la misma suerte, puesto que éstas terminarán de una manera definitiva con la Iglesia y harán que poco a poco y a través de los siglos sufra el período de fosilización merecido.

Es precisamente en España, señor Aranguren, que la Iglesia, que ha vivido en un continuo concubinato con el primer genocida del mundo, ha hecho que la descristianización sea total, completa y al mismo tiempo se haya acumulado, en el espíritu del pueblo, esa ansia natural de reparación y de justicia a tanta cantidad de crimen y de injusticia sufridos; es precisamente en España, repito, y usted, señor Aranguren, lo sabe muy bien, como así lo ha expresado, que la caída de la Iglesia será vertical y estrepitosa, como no lo será en ninguna otra parte del mundo, y con todas las consecuencias que la estrepitosidad lleva consigo.

Se ha dicho por muchos, y yo mismo lo he repetido muchísimas veces también, que cada paso que avanza la ciencia es un paso que retrocede la Iglesia; que el continuo progreso de la ciencia y especialmente de la técnica, hace envejecer la Teología y esto mismo se desprende de lo manifestado por el Sr. Aranguren: El Positivismo, es la ciencia filosófica creada por el gran filósofo francés Augusto Comte, el cual tiene por principio el método experimental; mientras que la técnica ha sido rudimentaria, los progresos realizados por esta escuela han sido pequeños y lentos, pero hoy, que la técnica avanza a pasos agigantados, más que preveerse, se palpa ya cual es el fin de la Iglesia; por eso pide con urgencia el Sr. Aranguren que la Iglesia dialogue con las tendencias de nuestro tiempo, lo que equivale pura y simplemente pedir a la Iglesia una evolución.

Peticiones de esa naturaleza, que por cierto son muy honradas, han sido ya hechas diferentes veces por destacadas personalidades de la Iglesia, el mismo Lamennais les ha dicho: «Si no os acordáis de las enseñanzas de Cristo, al menos acordáos de las catacumbas», pues bien, a pesar de los aldabonazos dados por estas personalidades en la puerta de la Iglesia, ésta no se ha acordado ni de lo uno ni de lo otro, hasta cuando ha sido ya tarde, y hoy podemos y decimos como la Iglesia misma dice: «en el pecado va la penitencia», con la agravante de que, como quiera que la gravedad del pecado ha impreso carácter, éste se ha convertido en irremediable, la rehabilitación no es posible, puesto que no hay Jordán que pueda lavar tanta cantidad de crimen y de injusticia.

Entablar un diálogo con las tendencias de nuestro tiempo, como desea M. J. Luis Aranguren, no es posible, puesto que aceptar la evolución en el grado que está hoy, sería tanto como desaparecer como Institución y como clase; todo lo más que puede, y trata de hacer la Iglesia, es refugiarse en un seudo-evolucionismo, que, al fin y a la postre, le conducirá a su desaparición.

Uno de los que mejor ha sentado en esta Conferencia cual es el porvenir que se le espera a la Iglesia, es M. Francisco Mauriac, cuando, en su intervención, dice: «L'Occident chrétien a manqué sa vocation. Malheur à lui, car il n'a evangélisé qu'à moitié ! Dieu avait besoin des hommes et les hommes se sont servis de Dieu ». Una declaración de esta naturaleza, y hecha por una personalidad de la solvencia moral de la de M. Francisco Mauriac, es toda una revelación, valga la frase.

Isidro ARTIGAS

La police belge et les réfugiés politiques espagnols

Nous reproduisons du journal socialiste « La Gauche », de Bruxelles :

« L'information d'une nouvelle détention d'un antifranquiste espagnol nous est parvenue, la semaine passée, au moment de la mise sous presse de notre dernier numéro. L'arrestation avait eu lieu à Liège, dans un restaurant, sous le fallacieux prétexte que ce jeune réfugié récemment arrivé en Belgique, avait communiqué à la police un numéro de rue ne correspondant pas à la réalité (le n° 202 au lieu de 224).

Prié de suivre les deux policiers en civil qui l'interpellèrent, il fut conduit en droite ligne à la prison Saint-Léonard, sans que le moindre motif « justifiant » cette arrestation lui fût donné. Par la suite, le prisonnier espagnol fut conduit sous bonne garde à la prison de Forest près de Bruxelles, sans doute en vue de l'éloigner des amis qu'il s'était fait depuis sa récente arrivée en Belgique.

Des protestations multiples furent adressées à différentes personnalités belges.

Le ministre de la Justice, Pierre Vermeylen, n'avait pas été averti *de cette mesure discriminatoire et injustifiée et, une fois averti de cette indécente attitude policière,* il donna l'ordre immédiat de libération *de l'antifranquiste espagnol.*

Il nous faut souligner, une fois de plus, la « légèreté » d'action de la police belge et son manque de décence.

Or, qui est cet Espagnol ?

Il s'agit d'un prisonnier politique de l'Espagne franquiste. Agé d'une trentaine d'années, il a passé HUIT ANS de sa vie dans les geôles franquistes et vivait clandestinement en Espagne, depuis sa sortie de prison d'Ocaña.

Il réussit à s'évader d'Espagne, clandestinement, sans papiers, et arriva en Belgique début novembre. Immédiatement, il entreprit de multiples démarches en vue de sa reconnaissance de réfugié politique, auprès du Ministère de la Justice et de l'Organisation Internationale des Réfugiés. Il s'inscrivit également au Registre des Etrangers de Liège et sollicita un emploi dans une entreprise de travaux publics de Liège, laquelle a procédé à son intention à l'ensemble des formalités en vue de son permis de travail. Bref, l'Espagnol s'était comporté strictement suivant la loi et ne pouvait faire d'aucune manière l'objet d'une arrestation. »

La diligence de la Sûreté belge en ce qui concerne ce réfugié politique espagnol, contraste avec la mansuétude qu'elle observe à l'égard des agissements des ultras français, que dénonçait, il y a quelques jours, le journal « Paris-Soir » et que nous avons reproduit dans les pages d'« ESPOIR ».

Titanes de la acción y rebeldia

(Suite de la page 4.)

—Sí, todo eso es cierto, mas, ¡qué quieres! las cosas vienen así. Los cañones en el frente están faltos de municiones; hay que fabricarlos, no teniendo las prensas necesarias, es obligada la improvisación y todo depende de la voluntad de los compañeros forjadores que hacen gustosos ese trabajo, aunque terminan reventados de fatiga. Ahora hemos mandado a Barcelona a por los planos de una prensa de mil toneladas (no estoy seguro de su fuerza) en que se podrá fácilmente hacer ese trabajo.

Durante el transcurso de los acontecimientos, mandaron tres ingenieros rusos bastante jóvenes, para que construyeran un tren blindado con cuatro cañones y varias ametralladoras pesadas; transcurrían las semanas y los trabajos permanecían casi en el punto de partida; mas cierto día el Director les llamó a su despacho, preguntando las causas de su inactividad; los ingenieros se excusaron en las máquinas y otras alegaciones; el Director, herido en su fuero interno, les contestó:

—Todas esas alegaciones las encuentro fuera de todo fundamento y no sé de qué forma calificarlas, o bien por falta de práctica en la técnica, o el poco entusiasmo de una profesión. Desde mañana, me ocuparé personalmente de ese trabajo y ya verán ustedes cómo esos inconvenientes son orillados.

Con motivo del corte de la carretera de Valencia-Barcelona, el tren blindado pudo entrar en acción eficaz, para desalojar al enemigo de las posiciones que había ocupado, aunque esto por las circunstancias, fuera por un breve tiempo: el Director había cumplido su palabra.

En la noche del 28 de marzo de 1939, fuí al Comité Regional de Levante para que me dieran el pasaporte y la autorización del embarque que tenía que realizarse algunas horas después; allí encontré al compañero H... de P. de Sagunto, con un fusil ametrallador, diciéndome:

—Todo esto está terminando; la lucha tendrá que continuar, aunque sea de otra forma y en diferentes circunstancias. ¿Te acuerdas de las razones que aducía la compañía de Sagunto, para poner en sordina la producción, que era la falta de beneficios? Pues, nosotros, en todas las circunstancias anormales, hemos hecho más de doce millones de pesetas; ahí están todas las razones del régimen capitalista.

Con emoción nos dimos el abrazo de despedida y, al salir, volví la vista, como último saludo y tuve la convicción que allí quedaba un compañero para el sacrificio, en la forma legendaria de un mosquetero del ideal.

Los años han pasado; el fascio-falangismo ha intentado cubrir el crimen con el manto tejido de mentira y aunque se pretenda deformar los hechos a las nuevas generaciones, ajustándolas a sus conveniencias, la historia sabe que el movimiento se incubó en las negras entrañas de la ambición, del odio y del fanatismo: Los heraldos demagógicos de esa cruzada de «Expansión, recuperación de una **grande España**» han quedado reducidos a una estela de sangre, de dolor y miseria, que como colofón y corolario a esa situación, es la exportación de los obreros españoles al extranjero como mera mercancía, cotizados en divisas.

Triste realidad, en la que se impone el liquidar ese régimen de oprobio y tiranía; seguros que el pueblo español volverá a encauzar los altos destinos de la nueva España, inspirándose en los generosos ideales de solidaridad; en los fervorosos sentimientos de justicia y en los cálidos amaneceres de amores humanos, en persistencia y manifestación de las leyes biológicas de la vida.

HELIOS

Alger, 1961.

SUSCRIPCION PRO-PRENSA

Se ha recibido en esta administración :

	NF.
Casteljaloux, enviado por V.P...	*50.00*
Agde, idem por M.O.	*30.00*
Narbona, idem por J.M.	*12.00*
St. Girons, idem por R.F.	*40.00*
Paguin, idem por M.S.	*4.00*
Pamiers, idem por A.G.	*37.00*
Casteljaloux, idem por A.D.	*10.00*
Breteuil, idem por P.J.	*10.00*
La Grand-Combe, idem por M.F.	*3.00*
St. Laurens, idem por M.A.	*5.00*
Combs la Ville, idem por P.O. ..	*15.00*
Yerres, idem por C.A.	*5.00*
Mulhouse, idem por H.A.	*5.00*
Sigean, idem por R.P.	*10.00*
Toulouse, entregado por C. cumpliendo encargo de E.	*5.00*
Poissy, enviado por J.F.	*2.20*
Marsella, idem por M.S.	*2.00*
Le Mans, idem por P.N.	*5.00*
Lectoure, idem por F.L.	*15.00*
Le Vigan, entregado por A.V. ..	*5.00*
Mallemort, enviado por C.P. ..	*5.00*

«...Esos burgueses asaz egoístas, que así desprecian a la humanidad...»

«Del himno «Hijos del Pueblo» grabado en discos.

Aún quedan algunos ejemplares al precio de 11 NF.

Pedidos a M. Celma, 4, rue Belfort, Toulouse.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos, escritos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

NECROLOGICAS

LA MUERTE DE ADELAIDA BOU

Con gran sentimiento recibimos la noticia de la muerte de Adelaida Bou, compañera de nuestro amigo Jaime R. Magriñá.

Conocíamos a Adelaida de largo tiempo. Desde su juventud y la nuestra. Siempre, en los momentos de persecución, en las horas de prueba, vividas por su compañero y por la C.N.T. en su conjunto, la vimos serena, animada, decidida.

Su bondad, su generosidad, su excelente carácter, le granjearon la estima de cuantos tuvimos la suerte de conocerla. De un natural espontáneo, cordial con todo el mundo, no pudo tener enemigos. Sembró el bien por donde quiera que pasó y el don de simpatía que atesoraba reunía en torno suyo múltiples amistades.

Ha muerto en Méjico, en el Sanatorio español, después de una larga

lucha con la muerte, víctima de esa horrible enfermedad que la Medicina moderna aún es impotente para vencer: el cáncer.

Su naturaleza sana y robusta se ha batido con el mal durante seis años, con alternativas de esperanza y de angustia para sus familiares. El dolor de su compañero Magriñá, de sus hijos y nietos, es inmenso. Adelaida era adorada por ellos.

En estas horas de prueba, no podemos hacer más que asociarnos a su dolor y que dedicar a la buena y noble Adelaida un pensamiento emocionado. Fué una compañera en toda la acepción de la palabra, para el hombre a cuya existencia asociara la suya y para cuantos compartieron las ideas y las luchas a que fué dedicada su vida.

Compañera Adelaida Bou: Descansa en paz y sirva tu recuerdo y tu ejemplo de lección y de estímulo para todos y para todas.

FERNANDO CELMA

El día 17 de octubre, en la ciudad de Montauban, tuvo lugar el entierro del compañero Fernando Celma, fallecido a causa de un cáncer en el estómago, esa terrible enfermedad que no perdona y tantas vidas arrastra consigo. Natural de Pina de Ebro, contaba actualmente 80 años de edad, pero bien conservado, a pesar de su avanzada edad, han sido suficientes dos meses después de constatado su estado, para terminar con una existencia llena de voluntad y entusiasmo; quienes le han conocido y convivido de cerca con él, saben en cuán alto grado de estima tenía a la organización.

En las jornadas del 19 de julio del 36 y sucesivas, fué ejemplo digno de tener en cuenta; consciente del momento de transformación social en que vivía el pueblo español, fué uno de los más activos de la localidad de Pina de Ebro, y se entregó por completo a las necesidades que aquellos momentos requerían; colaboró intensamente por la creación de la Colectividad de Campesinos, de cuyo comité formó parte, hasta que dicha colectividad fué disuelta.

Refugiado en Francia, como tantos otros españoles, continuó siendo el mismo, de carácter dinámico e inquieto, ofreciéndose en todo momento para lo que fuese preciso, siempre con miras a dar vida a la organización.

El entierro, que fué civil, estuvo concurrido por gran cantidad de compatriotas, que asistieron para rendir el último tributo al que en vida fué modelo de dignidad.

Que su afligida esposa, hija, sobrino Calvo y familiares todos, reciban el más sentido pésame de la Federación Local de Montauban. Compañero Celma, que la tierra te sea leve.

Por la Federación Local,
El Secretario.

BUZON ESPAÑOL

V. J., Wisches. — Para más libros, consultad «Cénit» y «ESPOIR».

M. P., Soupes. — Recibido los 28. Te faltan 4 para pagar el año 1962.

M. B., Auzat. — Equivocaste el número. Ya se ha recibido. Conformes.

J. P., Conches. — Se ha enviado a todos. No hay que pagar dos veces.

P. J., Les Arsures. — Hay más texto en «Espoir» que en el otro.

J. T., Vignoux. — Pasas al servicio gratuíto.

A. O., Sarrancolin. — Es para pagar el 1962.

F. L., Roanne. — Todo puede liquidarse y adquirirse enviandolos al Servicio de Librería.

F. P. Beaugency. — Con tu último giro del 10-1-62 pagas hasta el 30-6-62.

S. F., Imphy. — Conformes con tu último giro del 11-1-62.

P. B., Le Pradel. — Con tu último giro, 11-1-62, pagas hasta el 30-1-62.

B. L., Bourg. — Recibido giro del 9, pagas hasta el 28-2-62.

C. P., Nalzen. — Con tu giro del 8-1-62 has pagado un anticipo. Con 36,30 NF más pagarás el semanario y «Cénit» hasta el 31-12-1961.

G. A., Imphy. — Con tu giro del 27-11-61 has pagado todo el año 62.

F. M., Houilles. — Recibido el giro del 8-1-62. Tienes pagado hasta el 31-8-61.

M. F., Limoges. — Recibido tu giro del 8-1-62, con él pagas el semanario hasta el 28-2-62 y «Cénit» hasta el 31-12-61. Pasamos a «AIT» lo que indicas.

ATENEO ESPAÑOL DE TOULOUSE

El día 21 de enero 1962, en la Sala de la Mutualité, 3, rue de Metz, organizado por el Ateneo Español, dará una conferencia don José María Giner Pantoja, del que tan grato recuerdo se guarda después de la acertada exposición que hizo en la Sala Sénéchal, no hace mucho tiempo, sobre «Un paseo por Castilla: Toledo».

Esta vez el tema elegido por el señor Giner Pantoja es:

«UN VISTAZO A LA HISTORIA DE NUESTRO SIGLO XIX»

Empezará a las diez de la mañana del citado día 21.

Estamos seguros de que será un gran éxito y que todos los oyentes saldrán tan complacidos de esta segunda charla como salieron de la primera, dada por el mismo conferenciante.

COMMUNIQUES

S.I.A. DE TOULOUSE

La Sección Local de S.I.A. de Toulouse comunica a todos los compañeros de más de 65 años y los de 60, si es que están enfermos, que se presenten en la Bolsa del Trabajo los domingos por la mañana con la carta de refugiados y un certificado de enfermedad, los que estén enfermos, para beneficiar de una ayuda que será dada por mediación del organismo «Spanish Refugiés Aid».

El Secretariado.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias, el domingo día 21 del corriente, a las 10 de la mañana, en la Boisa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, el compañero V. Llansola, disertará sobre el tema: **«Valor de la Solidaridad».**

No dudamos que a dicho acto acudirán los compañeros.

CHARLA EN PERPIGNAN

La Federación local de la F.U.J.L. en Perpignan invita el domingo 21 de enero, a las 9 y media en el café Cassagner, a todos los afiliados y simpatizantes de nuestro movimiento, a la confeerncia-charla que dará un joven, cuyo tema es: **«El problema sexual».**

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Se celebrará el domingo día 28 de enero a las 9 y media de la mañana, en la sala número 5 de la Casa del Pueblo de esta villa. Disertará el compañero Vicente Llansola sobre: **«Valor permanente de la Juventud».**

La asistencia máxima de compañeros y simpatizants, demostrará el interés de la emigración a pesar de todos los contratiempos.

AVISO IMPORTANTE

La administración de «CNT», periódico recientemente prohibido, comunica que las suscripciones a dicho semanario pendientes de pago, pueden ser liquidadas, como normalmente se hacía, a C.C.P. 1197-21 - Toulouse, « CNT », Hebdomadaire, 4, rue Belfort, Toulouse.

De otra parte, la Dirección de «CNT» expresa su confianza en que «ESPOIR» sea acogido hoy con el mismo cariño que ayer acogíamos aquel semanario español.

LA FIESTA DEL NIÑO EN ALBI

Esta Sección «Amigos de S.I.A.» junto con «Solidaridad Democrática Española» celebrarán la tradicional Fiesta del Niño, el domingo, 21 de este mes, a las tres de la tarde, en la sala del «Patronage Laïque».

Figura en el programa, una sección de cine y la colaboración de amigos prestigiosos del acordeón y guitarra, como también cantadores y recitadores de poesías, sin descuidar la participación de los pequeños, que serán los animadores de la fiesta. Habrá distribución de juguetes y una merienda para todos los pequeños presentes.

Con este fin, se invita a todos los adherentes y simpatizantes a asistir a la misma y confraternizar en un acto íntimo y familial.

●

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

Será celebrado en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo de esta ciudad, a las 3 de la tarde del domingo 28 de enero.

En escena, el grupo Artístico Cultural de Clermont-Ferrand, estrenará el drama social **«Los convencidos»**, de Juan Armengol y Sebastián.

Para completar el programa, se representará un nutrido conjunto de variedades.

¡Compañeros y simpatizantes, nuestros compañeros de España esperan nuestra solidaridad! Acudid a nuestros actos y aportar el óbolo indispensable para esta obra, es lo mínimo que podemos hacer en el exilio.

●

NOTA DEL GRUPO ARTISTICO «IBERIA»

El Grupo artístico «Iberia», de la F. L. de Toulouse, da a conocer a las FF. LL. y Comisiones interdepartamentales a las que pudiera interesar su actuación para algún festival, que tiene preparada una pieza de Alejandro Casona: **«La tercera palabra».**

Debido a la falta de salas en Toulouse, disponemos de todas las fechas para desplazarnos.

Los que les interese, pueden dirigirse a la siguiente dirección:

Abella Ramón, 30, rue des 36 Ponts, Toulouse (H.-G.).

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

«España colonía de su ejército», G. Pradas», 0,50 NF.

«Estampas del exilio en América», Peirats, 1,50 NF.

«Etica», Kropotkin, 2,00 NF.

«Excursión reclusiana por la España fluvial», Alaiz, 0,25 NF.

«Frente al público», Faure, 1,50 NF.

«Fuera de la ley», Bajatierra, 0,25 nuevos francos.

«Hellen Key o la libertad de amar», Valenti, 1,00 NF.

«Historia de un crimen. Ni Franco ni la Monarquía», Mogrovejo, 0,50 NF.

«Johás, el errante», E. García, 0,25 nuevos francos.

«Karaganda, la tragedía del antifascismo exilado», 0,50 NF.

«La anarquia al alcance de todos», F. Urales, 0,30 NF.

«La anarquía ante los tribunales», Gori, 0,50 NF.

«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. C. Carbó, 2,00 NF.

«La coacción moral, fundamentos de una nueva ética social», Mella, 0,50 nuevos francos.

«La contrarrevolución estatista. Socialismo y humanismo», Ernest, 1,50 nuevos francos.

«La Grecia libertaria», H. Ryner, 0,80 NF.

«La indomable», F. Montseny, 1,40 nuevos francos.

«La ley del número», Mella, 0,50 nuevos francos.

«La lucha por el pan», Rocker, 0,80 NF.

«La revolución popular húngara», Mercier, Bartón, Sztaray, etc., 0,70 NF.

«La revolución y el Estado, táctica marxista», G. Pradas, 1,20 NF.

«Las ideas universales en el pensamiento español», Alaiz, 0,40 NF.

«Las costas de la península ibérica», Alaiz, 0,25 NF.

«La Sión hispánica», Peirats, 0,80 nuevos francos.

«La voz de la sangre», V. Ballester, 0,25 NF.

«Libro de oro de la revolución española», 1,00 NF.

«Los hijos de la calle», F. Montseny, 0,50 NF.

«Nicolai y el pensamiento social contemporáneo», Rolland, 1,00 NF.

«Ni víctimas ni verdugos», Camus, 0,50 NF.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: «ESPOIR», 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. Nº 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

Le testament d'un précurseur

LA RENOVATION DE L'ECOLE

par Francisco FERRER

I

Deux modes d'action s'offrent à ceux qui cherchent à rénover l'éducation ; par l'étude de l'enfance, travailler à la transformation de l'école, démontrer de la sorte, scientifiquement, les défectuosités de l'organisation actuelle de l'enseignement et faire adopter des améliorations progressives, ou bien fonder des écoles nouvelles, dans lesquelles seraient directement appliqués les principes menant vers l'idéal que se forment la société et les hommes, les novateurs qui réprouvent les conventions, les cruautés, les artifices et les mensonges, bases de la société moderne.

Le premier moyen présente de grands avantages, il répond à une conception évolutive défendue par tous les hommes de science et seule capable, selon eux, de conduire au but.

En théorie, ils ont raison et nous sommes disposés à le reconnaître.

Il est évident que les découvertes en psychologie et en physiologie doivent conduire à d'importants changements dans les méthodes d'éducation. Les professeurs, ainsi placés dans les meilleures conditions pour comprendre l'enfant, pourraient se conformer, dans leur enseignement, aux lois de la nature humaine. Je considère même que cette évolution se réalisera dans le sens de la liberté, convaincu, que je suis, que la violence est la raison de l'ignorance, et que l'éducateur, vraiment digne de ce nom, obtiendra toute la spontanéité. Connaissant les désirs de l'enfant, ce n'est qu'en les satisfaisant le plus amplement possible qu'il saura favoriser son développement.

Mais, en pratique, je ne crois que ceux qui luttent pour l'émancipation humaine puissent mettre beaucoup d'espoir dans ce mode d'action. Les gouvernements ont toujours pris grand soin de diriger l'éducation du peuple. Ils savent mieux que personne que leur pouvoir est presque entièrement fondé sur l'école. Aussi est-ce avec le plus grand soin qu'ils l'ont monopolisé. Le temps est passé où les gouvernements s'opposaient à la diffusion de l'instruction et s'efforçaient de restreindre l'éducation des masses. Cette tactique leur était possible dans le passé, car la vie économique des nations permettait l'existence de l'ignorance populaire, cette ignorance qui rend si facile la domination. Mais les circonstances ont changé. Les progrès de la science et les découvertes multiples ont révolutionné les conditions du travail et de la production. Dès maintenant, il n'est plus possible que le peuple croupisse dans l'ignorance. Il lui faut de l'instruction pour la raison que la situation économique d'un pays ne se maintient et ne progresse aujourd'hui que dans les conflits de la concurrence universelle. Dès que les gouvernements se furent rendu compte de ce fait, ils cherchèrent à créer une organisation de l'école de plus en plus parfaite, non qu'ils attendissent la rénovation de la société, mais parce qu'ils avaient besoin d'ouvriers qui fussent des instruments de travail plus perfectionnés et fissent fructifier capitaux et entreprises industrielles. Et l'on vit les gouvernements les plus réactionnaires suivre ce mouvement. Ils avaient parfaitement compris que la tactique ancienne devenait périlleuse pour la vie économique des nations, et qu'ils devaient adapter l'éducation populaire aux nécessités nouvelles.

Ce serait une grave erreur de croire que les dirigeants n'ont pas prévu les dangers qu'entraîne à sa suite le développement intellectuel des peuples, et partant la nécessité de transformer les moyens de domination. Leurs méthodes se sont, en effet, adaptées aux nouvelles conditions de la vie. Ils se sont ingéniés à obtenir la direction des idées en voie d'évolution. Conserver, d'une part, les croyances sur lesquelles reposait auparavant la discipline sociale, s'attacher, d'autre part, à donner aux conceptions surgies de l'effort scientifique, une signification qui ne pût porter préjudice aux institutions établies, voilà les raisons qui les ont conduits à s'emparer de l'école. Les gouvernants qui, dans le passé, abandonnaient aux prêtres le soin de l'éducation du peuple — enseignement au service de l'autorité et qui leur était utile — ont pris dans tous les pays, la direction de l'organisation scolaire.

Le danger qui les menaçait consistait dans le stimulant qu'apportait à l'intelligence humaine le spectacle nouveau de la vie, faisant surgir au fond des consciences le vouloir de l'émancipation. C'eût été folie de lutter contre les forces en évolution. Il fallait les canaliser et loin de s'obstiner en

(Suite en page 3.)

Dans le meilleur des mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

Refusé à l'hospice
UN COUPLE DE VIEILLARDS SE DONNE LA MORT

Châteauroux. — Malades depuis un certain temps et disposant de ressources pécuniaires insuffisantes, deux vieillards de Neuvy-Saint-Sépulchre (Indre), M. et Mme Baujard, tous deux septuagénaires, avaient demandés à être admis à l'hospice de La Châtre (Indre).

Leur demande fut refusée. Désespérés de se voir contraints de passer l'hiver dans des conditions pénibles, les deux vieillards se sont donnés la mort en se pendant dans leur grenier.

U.S.A. : CINQ ENFANTS MEURENT CARBONISÉS DANS UN TAUDIS

CHILDESBURG (Alabama), 1er janvier (A.F.P.). — Cinq petits enfants noirs, âgés de 17 mois à 7 ans sont morts carbonisés ce matin, le taudis où ils vivaient à Childesburg (Alabama) ayant pris feu en l'absence de leur mère. Celle-ci s'était absenté quelques instants pour acheter des cigarettes.

LA JEUNESSE DELINQUANTE AUX U.S.A.

WASHINGTON, 1er janvier. — Un meurtre toutes les 58 minutes, un cambriolage toutes les 39 secondes, un vol à main armée toutes les 6 minutes, le crime ne paie peut-être pas, mais il continue aux Etats-Unis à avoir des adeptes. Et ils sont de plus en plus nombreux.

Les Américains essayent d'expliquer les raisons de cette attitude de la jeunesse. Elles sont multiples.

Viennent en tête : la misère ; l'exiguïté des logements des quartiers pauvres des grandes villes ; le besoin des jeunes pour se sentir moins seuls, de se former en « gangs » (bandes) qui, par désœuvrement, se livrent à mille excentricités. Suivent, en bonne place, la télévision et le cinéma, qui donnent à la brutalité et au crime une auréole de gloire et de virilité. La tension raciale, qui oppose fréquemment noirs et blancs dans les centres urbains et industriels, est une autre cause de ce mal.

Question indiscrète : N'y a-t-il rien à changer dans le monde parfait où nous vivons ?

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers* : 61, rue des Amidonniers — Téléphone : CApitole 89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

JOUR le JOUR

ON EMBAUCHE TUEURS . . .

UNE chambre dans un luxueux hôtel. Une annonce discrète dans « La Dépêche du Midi ». Un portefeuille copieusement rempli de billets de banque tout neufs.

Et un ramasis d'anciens légionnaires, d'ancien Waffen S.S. et de jeunes fils de famille dévoyés, atteints de fainéantise congénitale.

Un véritable filon ! On offre à chacun des salaires de 200 à 265.000 anciens francs par mois, plus un petit acompte spécial, pour frais extraordinaires, de 100.000 francs. Les mariés sont mieux payés. Dame ! Il faut protéger et stimuler l'esprit familial : 324.000 anciens francs par mois. Même solde pour les officiers.

Quelques lecteurs, alléchés par ces offres, vont se demander : Mais, où embauche-t-on ?

Ici, à Toulouse même. C'était tout simple, voyez-vous. Mais voilà, actuellement, et sans doute provisoirement, l'embauche a dû être interrompue.

La police, cette vilaine curieuse, a cédé à un de ses péchés mignons. Elle est allé voir ce que cachait cet embauche.

Et ce qu'elle a trouvé ne lui a pas semblé tout à fait normal. Jugez-en par vous-mêmes. Au lieu d'une honnête traite de blanches, il s'agissait d'une traite... de blancs, destinés à... l'Afrique noire, soi-disant pour enrichir les rangs de l'armée katangaise et lutter contre les forces de l'O.N.U.

Cependant, le recruteur, ancien légionnaires, comme par hasard, n'avait rien d'un noir. L'argent qui remplissait ses poches, n'était pas du tout fourni par des noirs. Il provenait des blanches mains d'un belge et c'est de Belgique précisément que venait ce monsieur.

Si nous résumons tout simplement la chose, ce monsieur embauchait des tueurs qui devaient aller défendre les intérêts de certains blancs, couverts par la personne de certains noirs, notamment par ce charmant M. Tshombé, enfant gâté de la Presse espagnole.

Nous connaissons de longue dato les procédés comme les hommes qui s'offrent volontairement pour cette besogne. Il n'est pas nécessaire de ressembler nos souvenirs sur la pègre qui peuplait autrefois Chicago où la profession de tueur était l'une des plus rémunerées. Dans notre mémoire il y a présents encore, les souvenirs de ce que furent, à Barcelone, les bandes de Bravo Portillo et du baron de Koënig transformées plus tard en ces Syndicats Libres, organisés en Espagne par les soins du cardinal Soldevilla, archevêque de Saragosse, avec le concours de deux messieurs qui, à l'époque, ne s'appelaient pas Philippi, mais Ramon Sales et Juan Leguia Lliteras.

Les tueurs d'aujourd'hui ont pour mission spécial de tuer des Lumumba et des Hammarskjoeld. Les tueurs d'hier tuèrent des avocats courageux, comme Francisco Layret; des leaders syndicalistes, comme Salvador Segui. Criblèrent de balles des militants ouvriers, comme Angel Pestaña et encore des avocats comme Serrano Batanero, défenseurs des affiliés à la C.N.T.

Pendant plus de deux ans, ils eurent pour mission de tuer au moins un ouvrier par jour. Au total, cela fit plus de 900 morts. Généreux, ils en ajoutèrent quelques-uns en supplément. Le Président du Syndicat Unique des Teinturiers, Pablo Sabater, el Tero, initia, avec sa mort, une certaine nuit, la longue liste des malheureux assassinés; si l'ancien ministre de la République, Indalecio Prieto, n'y fut pas, il dut seulement son salut à la décision et au courage dont il fit preuve en empoignant les deux tueurs qu'on lui envoyait en plein Parlement, et on le vit rouler avec eux dans les escaliers de la Chambre des Députés... Imaginez un peu le scandale que ce fait déclencha.

Les tueurs d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'hier. Aussi peu reluissants que les tueurs professionnels de notre pays qui, lorsqu'il n'eurent plus la « Patronal » comme patron, s'en allèrent grossir les rangs de la Phalange naissante, armée en formation. Disons, tous ceux qui réussirent à échapper aux ravages d'un sport très apprécié et fort à la mode pendant les mois d'avril et de mai 1931, après la proclamation de la IIe République espagnole : la chasse au tueur.

Ce sont les mêmes qu'alors. Avec la même morale... Le mot morale, appliqué ici, semble un peu déplacé. Ce sont les mêmes, avec les mêmes « curriculum vitaes » et la même contexture spirituelle. Partisans convaincus de la théorie du moindre effort et aimant à se rouler sur l'or. Déclassés sociaux, cherchant, sans s'embarrasser du moindre scrupule, à vivre le mieux possible. Malabars maniant toutes les armes avec dextérité, et disposés à étriper, égorger, cribler de balles leurs semblables sans l'ombre d'une hésitation. En Espagne aussi, la plupart d'entre eux étaient d'anciens légionnaires, d'anciens membres des corps expéditionnaires d'Afrique, mêlés à certains fils de famille en rupture de ban social.

Tout ce joli monde était chargé de défendre l'ordre bourgeois et de libérer la société d'anarchistes, de syndicalistes, de socialistes et autres «malfaiteurs ». On prend les hommes qu'il faut, là où on les trouve !

C'est tout. Pour le moment, il n'y a plus d'embauche. Mais ne nous impatientons pas. Un de ces jours, un autre monsieur, dans « La Dépêche », passera une nouvelle annonce...

Frédérica MONTSENY

La « Paix » respectueuse.